

M. JOSEPH M. HUDON.

"Le plus précieux et le plus rare
de tous les biens est l'amour de
son état."

D'AGUESSEAU.

Deux pensées font un devoir à un ami d'esquisser à grands traits les principaux faits de la vie du citoyen distingué dont le district de Rimouski regrette la perte. L'une de ces pensées est tirée de notre épigraphe; l'autre des beaux vers d'un de nos éminents poètes :

"Les venger d'un oubli dont l'amitié s'afflige,
C'est justice sans doute aux morts que l'on néglige."

Joseph Magloire Hudon, naquit à la Rivière Ouelle le 20 juin 1821. Son père était un des cultivateurs les plus considérés et les plus estimés de cette paroisse. Il était le type parfait de l'homme de bien. Le défunt était le proche parent de feu M. le chanoine Hudon si estimé de son évêque, Monseigneur de Montréal.

Après un brillant cours d'études au collège de Ste. Anne, il vint à Québec en 1842 pour y étudier le droit. Il fit choix pour patron de M. Danbar Ross, ci-devant solliciteur-général.

Il se fit remarquer par son esprit, son caractère loyal et surtout par son goût pour l'étude et sa constante application.

Il y avait alors à Québec un assez bon nombre de jeunes gens parmi les étudiants des professions libérales qui aimaient les lettres. Leurs écrits éveillèrent l'attention publique. Ils avaient formé une "Société de discussion," et se réunissaient chaque semaine dans le but de s'instruire; il s'agissait dans ces discussions d'histoire, de sciences, de philosophie et plus souvent de jurisprudence. M. Hudon était l'un des plus assidus aux réunions. Là comme au barreau, plus tard, il se faisait remarquer par sa dialectique serrée. Il s'y distinguait surtout par un jugement sûr et solide, une critique forte mais toujours pleine de réserve et bienveillante! Il y avait parmi cette société des hommes qui se sont depuis distingués, tels que l'hon. M. Chauveau, président du Sénat, les hon. juges Tessier et Casault, J. C. Taché, et tant d'autres.

Admis au barreau vers la fin de l'année 1846, il s'établit d'abord à Québec et y pratiqua avec succès pendant quelques années. Il sut, par son excellent caractère s'attirer l'estime, la confiance et l'amitié de ses confrères.

Par goût pour la campagne il s'établit à Kamouraska, où il remporta de grands succès dans l'exercice de sa profession. Enfin, peu de temps avant l'organisation judiciaire du district de Rimouski, il vint définitivement se fixer à Saint Germain de Rimouski. C'est là surtout qu'il a brillé au barreau et qu'il a été entouré de la plus nombreuse comme de la plus respectable des clientèles. C'est là enfin qu'il a recueilli les fruits de son travail.

M. Hudon avait réellement les qualités de l'avocat, car il connaissait à fond le cœur humain, ses vertus comme ses faiblesses. Avec son cœur doux et généreux il était l'ami de la vertu, il put se rendre le témoignage qu'il a mis la paix dans bien des familles par ses bons avis; c'était là, pour cet homme de bien le bonheur le plus réel comme le plus solide.

Depuis déjà longtemps les hommes politiques du pays le destinaient au banc judiciaire, et c'est le poste d'honneur auquel il aurait été promu s'il n'eût pas fait la grande maladie qui a précédé trois ans son décès. Depuis cette époque sa santé s'était toujours affaiblie de plus en plus jusqu'au jour où il a plu à Dieu de l'appeler à lui.

Lors de l'érection de la ville de Saint Germain de Rimouski, en 1869, M. Hudon, en fut aussitôt, par acclamation, nommé le premier Maire, charge qu'il a occupée jusqu'à son décès. Le 12 février 1864, il fut nommé conseil de la Reine, sous Lord Monck, alors gouverneur-général.

Le défunt a pendant un grand nombre d'années conduit les affaires de la Couronne de ce district tant à la satisfaction du gouvernement que du public.

M. Hudon, fut citoyen parfait et chrétien exemplaire, c'est à ces titres que notre digne prélat a donné congé aux maisons d'éducatrices de la ville pour assister à ses funérailles.

M. Hudon est décédé à Rimouski, le 20 septembre dernier. Ses dépouilles mortelles ont été déposées dans le cimetière de sa paroisse au milieu de laquelle il a vécu. Ses amis liront sur son humble tombe ses mots : *Spero semper*.

Rimouski, novembre, 1873.

G. TALBOT.

Un New-Yorkais dont la femme a péri à bord du *Ville du Havre*, M. Binninger, racontait dans sa douleur une circonstance qui avait frappé son esprit comme un pressentiment. Dans la soirée du 23, une fleur que sa femme avait laissée dans sa maison, avait remué comme agitée par un souffle, et il avait, moitié souriant, moitié avec émotion, dit à des personnes présentes que c'était un signe qu'il était arrivé quelque chose à sa femme. Ses amis avaient cherché à le distraire de cette préoccupation, mais depuis ce temps, il ne pouvait s'y arracher. En faisant ce récit, M. Binninger était brisé par la douleur, et son émotion était partagée par tous ceux qui l'entouraient.

L'ARCHEVÊQUE MANNING

JUGÉ PAR UN PROTESTANT.

(Traduit textuellement de l'anglais).

St. James' Hall, à Londres, comme Exeter Hall, est une place destinée aux concerts et aux chanteurs. Mais comme son vénérable prédécesseur, St. James' Hall est devenu identifié avec les assemblées politiques d'une certaine classe. Exeter Hall, un édifice vaste, élané, sec et sans ornement, situé dans le Strand, est hanté et choisi, le plus souvent, comme l'arène et la plate-forme de l'ultra Protestantisme. St. James' Hall, Piccadilly, un édifice d'une grande beauté et presque orné avec profusion, sert fréquemment aux principaux catholiques romains de Londres lorsqu'ils désirent faire une démonstration. Il y a des partis politiques qui feront usage des deux places indifféremment; mais Exeter Hall a ordinairement une teinte exclusive de Protestantisme dans ses énoncés politiques, pendant que la boule de l'autre bâtisse a répété pareillement les échos de la musique pénétrante de la voix de John Bright, la stridente véhémence de M. Bradlaugh, le bourdonnement indolent de M. Odger, et les intonations claires, délicates et vibrantes de Stuart Mill. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'aucune assemblée catholique romaine de grande importance ait été tenue ailleurs qu'à St. James' Hall.

Assistons à une de ces assemblées. La salle est vaste et oblongue; des galeries contournent trois de ses côtés. Sur le quatrième se trouve une plate-forme portant un orgue splendide. L'édifice est brillamment illuminé et le mode d'éclairage est singulier et pittoresque. La plate-forme, les galeries et le parterre sont également encombrés de spectateurs. Le but de l'assemblée est de faire une démonstration en faveur de quelque demande catholique romaine—disons pour les écoles séparées. Sur la plate-forme sont les pairs catholiques, hommes, pour la plupart, dont la lignée se perd dans la nuit des temps, quand le catholicisme ne soupçonnait pas encore une rivalité possible en Angleterre. Là sont les Norfolks, les Danbighs, les Dormers, les Petres, les Staffords; là sont quelques nouvelles conversions au catholicisme, tels que le Marquis de Bute, dont le changement créa une si grande sensation, et Lord Robert Montagu qui "went over" seulement l'année dernière. Il y a aussi quelque récent avènement à la pairie—Lord Acton, par exemple, chef d'une famille ancienne et distinguée, mais appelé tout récemment à la chambre haute, et qui, lorsqu'il n'était encore que Sir John Acton, se fit une réputation honorable, comme savant et homme écrivain. Lord Acton publia, il y a quelques années la "Home and Foreign Review" qui essaya de réconcilier le catholicisme avec le libéralisme et la science. L'opinion universelle en Angleterre et en Europe fut que la "Home and Foreign Review" ne pouvait être surpassée en habileté, en érudition et en science politique par aucune autre Revue du monde. Elle se plaça immédiatement au niveau de "l'Edinburg" de la "Quarterly" et de la "Revue des Deux Mondes." Mais le pape trouva la Revue trop libérale et déclara qu'elle devait être supprimée; et Lord Acton inclina humblement la tête et la supprima dans l'épanouissement de sa renommée toujours croissante. Quelques membres Irlandais sont sur la plate-forme—hommes de position et de fortune comme Monsell, hommes d'énergie et de talent comme John Francis Maguire; peut-être aussi le beau O'Donoghue, à l'esprit brillant, à la généalogie pittoresque, et à l'avenir brisé. Mais en général, il n'y a pas un rapprochement très-cordial entre les pairs catholiques anglais et les membres catholiques irlandais. De tous les lents, froids et majestueux conservateurs du monde, le plus lent, le plus froid et le plus majestueux est le pair catholique anglais. Le seul lien de la religion amène de temps à autre ces deux sets d'hommes ensemble. Ils s'assemblent et mais ne se mêlent pas. Dans le parterre sont les catholiques appartenant aux classes moyennes de Londres, les boutiquiers et les commis, pour la plupart Irlandais ou nés de parents irlandais. Dans les galeries fourmillent les véritables Irlandais de Londres, les *Paddies* qui menacent toujours d'interrompre les assemblées garibaldiennes qui se tiennent dans les parcs, et qui font voler leurs chapeaux en l'air lorsqu'ils ont la perspective de quelques "row" en faveur du Pape. Le fauteuil est pris par quelque duc ou quelque comte, qui est écouté avec respect, mais sans aucune ferveur particulière d'admiration. Les catholiques anglais ne sont pas démonstratifs, et *Irish Paddy* ne se soucie guère d'un froidureux pair anglais.

Mais voici qu'on introduit un orateur qui n'a qu'à faire son apparition sur la plate-forme pour exciter une explosion universelle d'applaudissements. Paddy et le duc de Norfolk se défient l'un et l'autre; le calme boutiquier d'Islington est aussi démonstratif que n'importe quel O'Donoghue ou Maguire. L'assemblée est tout à fait sortie de son engourdissement et vivifiée par un esprit et par une âme enfin.

L'homme qui a excité toute cette émotion recule en arrière, comme s'il en avait peur quoi, qu'assurément, cela ne soit pas nouveau pour lui. C'est un personnage grand, mince, âgé d'environ soixante ans. Sa figure est sans une goutte de sang—pâle comme un fantôme, pourrait-on dire. Il est si mince qu'il a presque l'air cadavérique. Les traits de la figure sont beaux et dignes. Il y a beaucoup d'élégance et de raffinement dans le port et les gestes de cet homme pâle, faible et décharné. Il porte une longue robe de soie violette avec une espèce de collet noir; dans son cou est une chaîne d'or à laquelle est suspendue une grande croix du même métal. Il y a un certain tremblement nerveux autour des yeux et des lèvres de cet homme, mais il est d'ailleurs parfaitement tranquille et maître de l'occasion. Sa voix est faible, mais merveilleusement claire et pénétrante. Elle est entendue dans toute cette grande salle—il y a un instant si bruyante, maintenant si silencieuse. Les mots tombent avec une force lente et tranquille comme des gouttes d'eau. Quelle que soit votre opinion, vous ne pouvez faire autrement que d'écouter, et en vérité vous ne désirez qu'écouter et voir. Cet homme est le premier dans l'église catholique d'Angleterre. C'est le Cardinal Grandison du "Lothair" de Disraeli—le Dr. Henri Edouard Manning, archevêque catholique romain de Westminster, successeur du défunt cardinal Wiseman.

(A Continuer.)

Un chef kanaque de la Nouvelle-Calédonie vient d'envoyer, au nom de sa tribu, un curieux présent au consul de France de Nouméa; c'est une caisse remplie de serpents à sonnettes. Il le prie de les envoyer en France et de les disperser dans les jardins de son auguste maître. "Vous nous envoyez, dit-il, une colonie de vos scélérats les plus redoutables, nous vous en envoyons une de nos animaux les plus dangereux!"

Une des Pilules de Colby suffit très-souvent.

CAUSERIES AGRICOLES.

(Suite.)

Vers la moitié de la longueur de la ferme et sur le bord de l'allée se trouve un puits creusé à vingt pieds de profondeur avec revêtement en pierre et recouvert de poutres épaisses bien jointes les unes aux autres de manière à exclure toutes espèces de saletés. Un petit tube en bois passant à travers ces poutres laisse dégager les gaz malsains qui se forment dans le puits. Une pompe à bras permet d'aspirer au besoin l'eau dans l'appareil que je vais décrire.

Dans la plupart de nos fermes on tire chaque matin l'eau nécessaire pour la journée dans des auges découvertes et on la laisse exposée au soleil; les animaux ont ainsi à boire un liquide qui le plus souvent a perdu toute sa vie et sa fraîcheur. Encore arrive-t-il plus d'une fois que les auges étant insuffisantes le bétail souffre horriblement de la soif. Le Capitaine B. a su remédier à ces inconvénients. L'eau de son puits est pompée dans un réservoir construit en brique et en ciment et élevé de quatre pieds au-dessus du sol au moyen d'une terrasse. Le réservoir offre à l'intérieur cinq pieds de hauteur, quatre de largeur et huit de longueur; il peut contenir l'eau nécessaire aux animaux de la ferme durant deux jours. De la terre disposée en talus tout autour et recouverte de gazon empêche la chaleur extérieure d'arriver jusqu'à l'eau, à l'exception d'une ouverture ménagée pour permettre le nettoyage, toute la surface est aussi recouverte d'une forte couche de terre gazonnée; enfin les rayons du soleil sont écartés par quelques arbres plantés à propos.

Un robinet fixé à la base du réservoir laisse couler l'eau dans une petite cuve placée au-dessous et dans laquelle le bétail vient s'abreuver. Un bouchon flottant dans l'eau vis-à-vis l'ouverture du robinet ferme cette dernière dès que la cuve est remplie et l'ouvre de nouveau dès qu'un animal fait baisser le niveau de l'eau en buvant. Cette petite cuve est fréquemment nettoyée; jamais on y voit cette mousse verdâtre et ce limon infect dont malheureusement la plupart des auges ne sont pas exemptes.

Une autre amélioration que je crois devoir noter c'est la plantation d'arbres sur deux ou trois points de la lisière de chaque champ pour assurer de l'ombre aux animaux. Le Capitaine B. a choisi l'orme à cause de son riche feuillage et de ses longues branches qui résistent si bien aux vents les plus violents; des ormeaux plantés depuis six ans ont déjà cinq pouces de diamètre. En attendant qu'ils puissent fournir l'ombrage voulu, il a planté à leur côté des saules dont la reproduction est si prompte et si facilement obtenue. Ces saules devront être coupés du moment que les ormes seront assez grands pour remplir seuls l'objet désiré.

Mon attention fut particulièrement attirée sur le rucher du Capitaine B.: voici les quelques observations que j'y ai faites.

Les ruches sont placées sur de larges tablettes soulevées à six pouces du sol par des petits blocs ou piquets en bois, afin de protéger les abeilles contre l'humidité de la terre, contre les crapauds et autres ennemis. L'herbe est soigneusement coupée au fur et à mesure qu'elle pousse autour des ruches; l'entrée de ces dernières est exposée au sud-est. L'espèce adoptée est la ruche à cadres mobiles avec chapiteaux: une des raisons qui font proclamer sa supériorité c'est qu'elle permet de vendre le miel en gâteau à des prix beaucoup plus élevés que ne rapporte le miel extrait, surtout quand l'extraction en est pratiquée sans les précautions voulues.

Le Capitaine B. possède une méthode bien simple et en même temps très-recommandable pour extraire le miel des gâteaux. Il enlève la couverture de chaque cellule avec un couteau, il renverse ensuite le gâteau sur des petites lattes étendues au-dessus d'un plat évasé, dans lequel coule le miel pur, exempt de pollen et de toute autre substance étrangère.

Les ruches sont distancées d'au moins douze pieds; au lieu d'être placées sous une même remise elles ont chacune leur toit qui s'ôte et se remet à volonté. Des sapins, épinettes et cèdres sont plantés sur le terrain du rucher dans le double but de faire reposer les abeilles lors de l'essaimage et de procurer l'ombre dont les ruches ont absolument besoin.

Chaque matin le Capitaine B. visite ses ruches une par une afin de constater s'il n'y aurait pas quelque inconvénient à faire disparaître; il les soulève au besoin pour voir si quelques insectes ou rongeurs n'y auraient pas pénétré. C'est surtout avec les colonies dont la population est faible que cette visite est pratiquée fréquemment.

Je n'ai pas besoin de dire que le Capitaine B. fait une étude sérieuse de l'apiculture; il n'est pas de ceux qui ont peur des livres: sans cesse il travaille pour se rendre compte des progrès que la culture des abeilles a subi tant en Europe qu'aux Etats.

Une opération importante, dont je n'ai pu être témoin, mais que le Capitaine B. m'assure avoir été faite par lui plus d'une fois, c'est la réunion d'un essaim nouveau à la ruche qu'il vient de quitter. Le succès de cette réunion est d'un immense avantage pour l'apiculteur qui ne tient plus qu'à récolter du miel et qui trouve le nombre de ses ruches suffisant. D'un autre côté cette opération permet d'augmenter la force et la population de chaque colonie; plus une ruche est peuplée plus elle donne de profits à son propriétaire. Voici comment le Capitaine B. prétend arriver à son but. L'essaim nouveau est mis dans une ruche comme à l'ordinaire et laissé jusqu'au lendemain soir. Le lendemain soir on prend la nouvelle ruche et on vide les abeilles sur la tablette où repose la ruche-mère. Les deux essaims se mêlent de nouveau; un combat à mort s'engage entre la reine restée à la ruche et celle qui accompagnait le nouvel essaim; cette dernière y périt invariablement et alors tout rentre dans l'ordre sous une même autorité. La fabrication du miel se fait sur une plus grande échelle que jamais, aussi faut-il avoir eu la précaution d'installer les chapiteaux pour recevoir ce surcroît d'ouvrières.

Le Capitaine B. cultive beaucoup de trèfle et prétend que la fleur de cette plante est celle qui fait le miel le plus délicieux. Quant à la fleur du sarrasin il pense qu'elle fait un miel très-approprié pour l'hivernage des abeilles, attendu qu'il est particulièrement propre à les réchauffer et à entretenir leur vigueur.

(A continuer.)

JEAN BELLEVUE.

Un joli mot de Victor Hugo:
On parlait devant lui des petites misères de la vie humaine:
—Pour moi, dit-il, j'accueille presque comme un bienfait une contrariété. Les petits malheurs vaccinent les grands.

Le Liquide de Jacobs a été devant le public pendant 20 ans.